

Echos de festival

Berlinale 2015
65^{ème} édition

5 au 15 février 2015



Pour connaître les âges d'admission :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Table des matières :

Pages 1-2-3-4 :
La rétrospective « Glorious Technicolor »

Page 4

Barème de notation pour les films recensés

Cinderella, Kenneth Branagh, USA, UK 2014

Mr. Holmes, Bill Condon, Royaume-Uni 2015

Page 5

Life, Anton Corbijn, Canada, Allemagne, Australie 2014

Woman in Gold, Simon Curtis, Grande-Bretagne 2014

Page 6

Taxi, Jafar Panahi, Iran 2015
Elser, Er hätte die Welt verändert – 13 minutes, Oliver Hirschbiegel, Allemagne 2015

La 65^{ème} Berlinale

Superbe jury cette année : sous la présidence de Darren Aronofsky, la Française Audrey Tautou, l'Allemand Daniel Brühl, le Sud-Coréen Bong Joon-ho, la Péruvienne Claudia Llosa, l'Italienne Martha De Laurentiis et l'Américain Matthew Weiner, créateur de la série *Mad Men*.

2015 se voulait « chaud » en faisant un battage à tout casser pour *Fifty Shades of Grey* ! Déception: le film sado-maso « light » n'est pas encore né ! La Berlinale avait invité l'Iranien Jafar Panahi (interdit de tournage et assigné à résidence par le gouvernement iranien) à présenter *Taxi* en compétition. Résultat : Panahi n'est pas venu et l'Institut culturel Aviny a accusé la Berlinale de faire dans le sensationnalisme politique au lieu de rechercher des œuvres de qualité. Berlin inviterait et récompenserait Panahi pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les qualités de ses œuvres, lesquelles sont très faibles (toujours selon

le même institut). Prisonnier d'une demeure dont les murs sont recouverts d'affiches de ses films, Panahi étouffe. Et ses films clandestins crient cette impuissance. Et ils ont été entendus ! Ours d'Or 2015 bien mérité, Ag-ha Panahi !

Nous nous sommes partagés essentiellement entre la rétrospective « **Glorious Technicolor** », les films en compétition internationale et quelques trouvailles ici et là dans les autres sections. 27 longs métrages sont recensés ci-après, toutes sections confondues.

Pour en savoir plus sur les « must » de la Berlinale (tous les 23 films de la compétition internationale, et le Palmarès), je vous conseille de consulter les sites www.clap.ch et www.lebillet.ch, sites alimentés par d'infatigables jeunes critiques très cinéphiles qui ont régulièrement réussi à voir au moins 5 films par jour et, de surcroît, écrire leurs impressions !

Rétrospective « Glorious Technicolor »

Le saviez-vous ? Le Technicolor fête en 2015 son centième anni-

versaire : il y a cent ans, Herbert T. Kalmus, Daniel F. Comstock, W.B. Westcott et la Technicolor Motion Picture Corporation lan-

Table des matières : suite

Page 7

Censored Voices, Mor Loushy
Israël, Allemagne 2015

Selma – Ava DuVerney, États-Unis, Grande-Bretagne 2014

Page 8

Queen of the Desert, Werner Herzog, USA 2014

Nobody wants the Night, Nadie quiere la noche, Isabel Coixet, Espagne, France, Bulgarie 2014

Pages 9

Angelika, Michael Lichtenstein, USA 2015

Page 10

Dhanak / Rainbow, Nagesh Kukunoor, Inde 2014

Love & Mercy – Bill Pohlad, USA 2014

Page 11

Ixcanul / Le Volcan, Jayro Bustamante, Guatemala, France 2015

Page 12

El Club, Pablo Larraín, Chili 2015

The Cut – La Blessure, Fatih Akin, Allemagne, France, Pologne, Turquie, Russie, Canada, Italie 2014

Page 13

Im Labyrinth des Schweigens / Le Labyrinthe du Silence, Giulio Ricciarelli, Allemagne 2014

45 Years, Andrew Haigh, Royaume-Uni 2015

Page 14

Als wir träumten (As We Were Dreaming), Andreas Dresen, Allemagne, France 2015

Phoenix – Christian Petzold, Allemagne 2014

Page 15

Journal d'une femme de chambre, Benoit Jacquot, France, Belgique 2015

Aferim! Radu Jude, Roumanie, Bulgarie, République Tchèque 2015

çaient le premier procédé de film en couleur, une synthèse « additive » bichrome (rouge et vert), destinée à évincer définitivement le coloriage au pinceau, la technique du pochoir, le teintage, le virage, les filtres, etc. Pour des informations techniques claires et précises, je vous renvoie aux pages « procédé Technicolor » du Larousse du cinéma ! La mouture originale du procédé (1915) fut à plusieurs reprises transformée, repensée et bien entendu améliorée. Et c'est en 1932 que la procédure no 4 est brevetée, avec la caméra Technicolor trichrome. Le Technicolor classique est né, marquant le début d'un âge d'or qui va durer une vingtaine d'années.

Les studios Walt Disney sont les premiers à se lancer à fond dans l'aventure du trichrome et contribuent à en construire la renommée (**Flowers and Trees** en 1932, premier dessin animé en couleurs de la série **Silly Symphonies**, **Snow White and the Seven Dwarfs** en 1938). Les grands studios seront plus lents à suivre, mais dès 1936, le boom Technicolor est lancé, avant tout aux États-Unis. D'autres procédés couleurs ont imité le Technicolor du Dr Kalmus, (Eastmancolor de Kodak, Agfacolor, etc), sans jamais l'égalier.

La rétrospective « **Glorious Technicolor** » de la Berlinale 2015 présentait, en copies restaurées 35 mm, 31 films tournés entre 1915 et 1955 : 25 américains, 6 britanniques, tous genres confondus. Des films de cape et d'épée (**Scaramouche** 1952, **The Three Musketeers** 1948, etc.), des *musicals* (**Singin' in the Rain** 1952, **The Wizard of Oz** 1939, **Yolanda and the Thief** 1945, **Show Boat** 1951, etc.), des westerns (**She Wore a Yellow Ribbon** 1949, **The Naked Spur** 1953, etc.), des mélodrames (**A Star is Born** 1937, **Gone with the Wind** 1939, **Blanche Fury** 1947, etc.) en

passant par le thriller (**Niagara** 1953, **Leave her to Heaven** 1945, avec respectivement Marilyn Monroe et Gene Tierney en femmes fatales), la chronique familiale (**This Happy Breed** 1944, **An American Romance** 1944, etc.), et bien d'autres.

Au milieu des années 1950, le Technicolor est sérieusement mis en échec par le nouveau procédé Eastmancolor, qui impressionne les trois couleurs de base (rouge, vert et bleu) sur une seule et même pellicule, dont l'étalonnage est nettement moins précis, mais le coût beaucoup moins élevé !

À ma huitième vision au cinéma, le mythique **Gone with the Wind** (Victor Fleming, 1939), mélodrame, histoire d'amour et de survie sur fond de Guerre civile et de fin d'époque demeure somptueux et inoubliable ! Copie Technicolor restaurée oblige : il fallait revoir **The Wizard of Oz** de Victor Fleming, l'histoire d'une orpheline du Kansas (Judy Garland) qui s'enfuit au pays d'Oz avec son chien Toto. Elle y rencontre un épouvantail sans cervelle, un être de fer blanc sans cœur et un lion sans courage, mais aussi des sorcières, des nains... La jeune fille et ses compagnons se mettent à la recherche du magicien d'Oz, dans l'espoir qu'il accordera à chacun la réalisation de son vœu le plus cher. Bref, une merveille visuelle que ce classique de la culture populaire américaine ! Incontournable aussi : **Show Boat** de George Sidney, le Show Boat étant un bateau-spectacle qui navigue sur le Mississippi avec à son bord une troupe de musiciens, danseurs et acteurs. Le film raconte le destin de deux artistes, interprétées par Ava Gardner et Kathryn Grayson. Longues robes amples, tailles de guêpe, les formes et les couleurs des toilettes féminines sont tout simplement éblouissantes ! Ces deux films musicaux sont un vrai délice pour les yeux et les

Table des matières : suite et fin

Page 15

Ned Rifle, Hal Hartley, USA 2014

Page 16

600 Milas, Gabriel Ripstein, Mexique 2015

Knight of Cups, Terrence Malick, USA 2014

Page 17-18

I am Michael, Justin Kelly, USA 2015

Nasty Baby – Sebastian Silva, USA 2014

Sites et livres consultés



Kathryn Grayson, Howard Keel et Ava Gardner dans **Show Boat**



oreilles. Si seulement on pouvait ramener la jeune génération à ce genre de films... Mais il semble que chez les jeunes, le *musical* ne suscite guère plus que des ricanements.

Cette rétrospective fut surtout l'occasion de quelques découvertes : **The Toll of the Sea** (Chester M. Franklin, USA 1922), une libre adaptation de Mme Butterfly, tourné encore avec le procédé bichrome et dont la restauration a donné du fil à retordre, beaucoup de parties du film étant perdues. **An American Romance** (King Vidor 1944) s'ouvre dans les tons sépia, lorsque le héros (Brian Donlevy), un immigré tchèque analphabète, commence sa quête d'une nouvelle vie à Ellis Island, puis dans les mines du Minnesota. Peu à peu, il s'élève socialement, l'image se colore et s'éclaire. Le rêve américain devient réalité. Le self-made man épouse une Américaine, fonde une famille, s'installe à Chicago et finit par devenir constructeur de voitures, et d'avions, au début de la 2^e Guerre mondiale. Le film anglais **This Happy Breed** (David Lean 1944), chronique familiale entre deux guerres, de 1919 à 1939, s'applique à rester toujours dans des tons sombres. Les couleurs vives et les tons chatoyants n'étaient pas souhaitables pour illustrer avec réalisme la vie de petites gens dans une maison mitoyenne de banlieue. Guirlandes de Noël, chapeaux féminins, drapeaux brandis lors d'un défilé militaire sont en gros les seules sources de couleurs dignes du Technicolor ! À l'opposé, **Blood and Sand** (Rouben Mamoulian, 1941) qui se déroule dans le milieu de la tauromachie, est une vraie symphonie polychrome et Mamoulian disait s'être inspiré de Goya, El Greco, Velázquez et Murillo : on le croit. Tyrone Power, le beau ténébreux, joue un torero dont le cœur balance entre la brune Linda Darnell et la rousse Rita Hay-

worth. Mélodrame qui se déroule dans de riches haciendas et les arènes de sable... Une autre découverte : **Blanche Fury** (Marc Allégret, 1947), un thriller victorien mettant aux prises des nouveaux riches et un aristocrate déchu, sur fond d'amours adultères. Décors austères, sombres et feutrés dans lesquels le rouge écarlate (couleur de la robe de l'héroïne incarnée par Valerie Hobson, du foulard de l'assassin ou encore de la robe du juge qui le condamne à mort) flamboie comme un brasier dans la sombre intrigue. Un très noble personnage féminin dans **Anne of the Indies (La Flibustière des Antilles)** (Jacques Tourneur, 1951), dans lequel le cœur du séduisant Pierre François La Rochelle (l'inoubliable Louis Jourdan, qui vient de mourir à l'âge de 93 ans) balance entre la belle flibustière Anne Providence (Jean Peters) et son épouse légitime (Debra Paget). Trahisons, passion à sens unique, ultime sacrifice, dans feu d'artifice polychrome. Le film musical **Sweethearts** (W.S. Van Dyke II, 1938) relate l'amour sans nuages d'un couple à l'écran comme à la ville, jusqu'à ce que la jalousie remette tout en question. Pour le plaisir de revoir Jeanette MacDonald et Nelson Eddy, on est prêt à aimer cette comédie romantique dont les aléas sont cousus de gros fil blanc. Ce premier film de la MGM en Technicolor trichrome utilise toutes les 50 nuances de gris (sic) des murs blancs et des miroirs, pour bien mettre en valeur les couleurs lumineuses des vêtements des protagonistes. Ici aussi, festival de couleurs. La première production britannique en Technicolor, **Wings of the Morning** (Harold D. Schuster, 1936), romance entre une descendante de gitans et un aristocrate, est un peu moins super-chromatique, se contentant de faire évoluer son héroïne (incarnée par la Française Annabella), enveloppée de tissus jaune, orange ou rouge,



Holliday Grainger (Anastasia), Cate Blanchett (Lady Tremaine) et Sophie McShera (Drizella)

sur les paysages naturellement verts et bruns des campagnes irlandaises. Quant à **The Shepherd of the Hills** (Henry Hathaway, 1941) qui se joue chez les *hillbillies* (péquenauds) des Monts Ozark, il frappe plutôt par la retenue de ses bruns, ses verts, ses gris, autant de teintes assombries par l'ombre portée des arbres. Les rares taches de couleur (le bleu de jeans, le blanc d'un oreiller, le rose d'une chemise) sont diffuses. Une touche voulue et achevée de réalisme.

La production contemporaine

Au tour des films nouveaux, présentés ci-après, toutes sections confondues, selon notre modeste **barème de notation**, allant du pire (*) au meilleur (*****) dans un éclairage PERmanent de souci pédagogique (renvoi à des objectifs du Plan d'études romand, PER).

* *Sujet scabreux, horrifique ou violent. Ou encore vacuité thématique, mal compensée par des effets visuels et techniques. Difficile voire impossible à visionner dans un cadre scolaire. Aucun intérêt pédagogique a priori.*

** *Sans prétention, distrayant, dialogues et mise en scène souvent maladroits, thématique ne s'adressant pas à tous les publics. Difficilement exploitable dans le cadre scolaire.*

*** *Thématiques actuelles, exploitables dans au moins deux disciplines du PER, rigueur, clarté de la narration, soin de la mise en scène, adapté à un jeune public dès 12 ans.*

**** *Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques actuelles bien étoffées, traitées avec clarté et talent, exploitable dans 3 disciplines du PER ou plus. Adapté à un large public-cible scolaire.*

***** *Très bonne adéquation*

entre le fond et la forme, thématiques actuelles bien étoffées, traitées avec clarté. Film exploitable dans 3 disciplines du PER ou plus. Eléments novateurs dans le langage cinématographique. Adapté à un large public-cible scolaire.

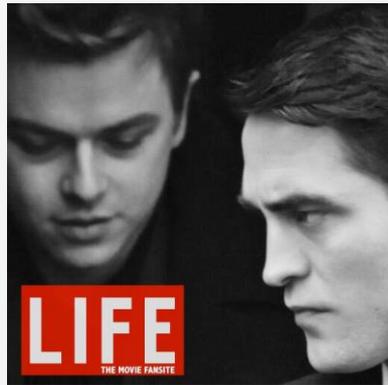
Cinderella, Kenneth Branagh, USA, UK 2014, avec Cate Blanchett, Lily James, Richard Madden, Stellan Skarsgård, Holliday Grainger, Sophie McShera, Derek Jacobi, Helena Bonham Carter. Hors compétition, Distribué en Suisse par Disney. *****

Un marchand, sa femme, leur fille, une famille parfaitement heureuse. Jusqu'au jour où la jeune femme meurt, laissant sa fille et son mari éplorés. Le temps apaise les souffrances, le père d'Ella se remarie avec une veuve qui a deux filles. Il meurt à son tour. Ella se découvre à la merci d'une femme cruelle et ambitieuse et de ses détestables filles. Ella est reléguée dans les cuisines, avec les serviteurs, et rebaptisée Cinder-Ella. Elle se résigne, se souvenant que sa mère lui répétait que le secret du bonheur était de faire preuve de courage, et de gentillesse envers les autres. Un jour, en forêt, elle rencontre un séduisant jeune homme qui ne lui dit pas qu'il est prince. Quand, peu après, le palais organise un grand bal pour que le prince puisse choisir une épouse, Cinderella rêve de retrouver son jeune homme, mais la belle-mère ne l'entend pas ainsi. Elle enferme Cinderella dans sa chambre. C'est sans compter l'intervention de la bonne fée...

Le célèbre conte des Frères Grimm a inspiré à maintes reprises le cinéma. Lors de la première Berlinale, en 1951, la version Disney obtint l'Ours d'Or du meilleur film musical. La version Branagh offre l'opulence visuelle, le charme et la splendeur des plus beaux films en Technicolor,



Robert Pattinson (Dennis Stock) et Dane DeHaan (James Dean) dans *Life*



Helen Mirren (Maria Altmann) et Ryan Reynolds (Randy Schoenberg) dans *Woman in Gold*

et relate une magnifique histoire d'amour, de courage, de gentillesse et de magie ! Lily James (Cinderella) et Richard Madden (Kit, le Prince), sans oublier la grande Cate Blanchett, sont juste parfaits !

Mr. Holmes, Bill Condon, Royaume-Uni 2015, avec Ian McKellen, Laura Linney, Milo Parker, Hiroyuki Sanada, Hattie Morahan, Hors compétition. *****

En 1947, Sherlock Holmes, à l'âge vénérable de 93 ans, est depuis longtemps à la retraite. Il vit paisiblement dans le Sussex, avec sa gouvernante, Mrs Munro, et Roger, le jeune fils de celle-ci, détective amateur et grand admirateur de Mr Holmes. Tout en soignant ses abeilles et en initiant Roger aux mystères de la vie des abeilles et des guêpes, Holmes s'ingénie à se souvenir, à reconstruire un cas non résolu, un dernier cas auquel Watson a inventé un dénouement, que Holmes sait être fallacieux. Seuls quelques fragments de l'affaire sont encore vivaces dans ses souvenirs : une altercation avec un époux en colère, une rencontre avec une épouse fragile, dépressive, qui parle à un enfant qu'elle n'a plus, obsédée par les mélodies d'un harmonica de verre.

Holmes revient du Japon, où il avait tenté de trouver une plante miraculeuse : il a urgemment besoin d'un baume magique pour lutter contre les premiers signes de sénilité. Sa mémoire chancelante lui joue des tours, même si son légendaire pouvoir de déduction semble toujours intact. Un choc douloureux pour un homme qui était l'incarnation de l'intelligence et de la logique. Le concours de Watson lui manque, même s'il lui tient encore rigueur d'avoir créé son mythe (le *deers-talker*, la casquette qui désormais porte son nom), la pipe, toutes ces fadaises qui l'agacent.

Ian Mc Kellen incarne avec élé-

gance cet homme fragile, luttant contre la sénilité et les faiblesses de l'âge, mais toujours prompt au sarcasme et à l'ironie. Adapté de « A Slight Trick of the Mind » de Mitch Cullin, le film se déroule dans le paysage élysé et verdoyant du sud de l'Angleterre.

Life, Anton Corbijn, Canada, Allemagne, Australie 2014, avec Dane DeHaan, Robert Pattinson, Section Berlinale Special. *****

Le film évoque la rencontre entre un James Dean qui n'est pas encore une star et le photographe Dennis Stock qui voudrait en devenir une (dans sa branche). Ils se rencontrent lors d'une fête en 1955, Stock perçoit immédiatement le potentiel de l'acteur et le convainc de se laisser photographe pour le magazine *Life*. C'est ainsi que James Dean l'emmènera chez sa famille en Indiana.

Soixante ans après sa mort dans un accident de voiture, James Dean ne cesse de fasciner. Les photos de Dean prises par Stock à Hollywood, New York ou encore en Indiana, sa ville natale, juste avant sa mort en septembre 1955, sont entrées dans l'histoire. Ses clichés ont contribué à créer le mythe. L'un d'eux, montrant de face un Dean en imperméable, voûté, cigarette au bec, marchant dans Times Square, est devenu la photo la plus connue de l'acteur. Le jeune interprète de Dean (Dane DeHaan) a su saisir la posture, le ton de voix, le rire de l'acteur disparu, et il est absolument étonnant. Quant à Pattinson, il s'en tire tout à fait honorablement dans son rôle de paparazzo.

Woman in Gold, Simon Curtis, Grande-Bretagne 2014, avec Helen Mirren, Katie Holmes, Elizabeth McGovern, Jonathan Pryce, Ryan Reynolds, Daniel Brühl, Charles Dance, Section Berlinale Special. *****



La nièce de Jafar Panahi, Hana Saeidi, que l'on voit dans le film (ci-dessous), reçoit l'**Ours d'Or du meilleur film** pour son oncle



Jafar Panahi, en chauffeur de taxi, et un de ses passagers



Georg Elser (Christian Friedel, au centre) forcé de montrer aux officiers de la Gestapo le plan de sa bombe artisanale. À gauche Burghart Klaußner, à droite Johann von Bülow

Marie Altmann était bien décidée à ne plus jamais remettre les pieds en Autriche, le pays où elle était née et dont elle avait dû fuir, abandonnant tout, au début de l'occupation nazie. Elle vit depuis lors aux Etats-Unis. Mais à la fin des années 1990, elle se laisse convaincre par un jeune avocat de retourner à Vienne pour tenter de récupérer un des plus célèbres tableaux de Gustav Klimt, « Le portrait d'Adèle » (The Woman in Gold). Sa tante Adèle Bloch-Bauer avait posé pour le peintre, et son oncle avait acheté le tableau. Mais en 1938, les Nazis avaient confisqué tous les biens des Juifs, et la « Mona Lisa autrichienne » avait finalement atterri dans un musée viennois. Un long combat commence entre la légitime propriétaire du tableau et l'Etat autrichien. Marie, son avocat (un neveu du compositeur Arnold Schönberg) et un jeune journaliste autrichien choqué par ce recel légitimé par l'Autriche vont joindre leurs forces. Le film retrace les huit ans de lutte juridique, les hauts et les bas, les espoirs déçus, l'endurance des plaignants qui ne peuvent accepter qu'on tende le voile de l'oubli sur les crimes perpétrés contre les Juifs en Autriche. Ils iront jusqu'à la Cour suprême des Etats-Unis et auront gain de cause : cette histoire est véridique. Est-il besoin de dire que Mirren est parfaite et ses deux acolytes, Ryan Reynolds et Daniel Brühl, absolument convaincants ?

Taxi, Jafar Panahi, Iran 2015, Section Compétition internationale, **Ours d'Or, Prix du meilleur film 2015, Prix de la Critique internationale FIPRESCI 2015**, Distribué en Suisse par FilmCoopi (sortie le 22 avril). *****

Jafar Panahi avait été arrêté alors qu'il tentait de tourner un documentaire sur les troubles qui ont suivi, en 2009, la réélection contestée du président Mahmoud Ahmadinejad. Il a écopé en 2010 de 20 ans d'assignation à domicile

et d'interdiction de tourner, de donner des interviews et de quitter l'Iran. **Taxi** est son troisième long métrage réalisé clandestinement, et montré uniquement hors d'Iran. À 54 ans, le cinéaste témoigne ainsi de sa volonté d'exercer son métier quitte à prendre des risques. **Taxi** doit son titre à l'idée du cinéaste de tourner, avec ses intervenants, dans un taxi qui sillonne les rues bruyantes de Téhéran, un taxi dont il est le chauffeur. Le film dresse ainsi un portrait assez explicite, souvent drôle, de l'Iran contemporain. Sa caméra, fixée sur le tableau de bord, capte paroles et images de quelques échantillons de la société iranienne.

En l'absence du réalisateur, c'est sa nièce, en larmes, qui a reçu samedi 14 février le trophée de l'Ours d'or. Rappelons que Panahi avait déjà reçu l'Ours d'Argent du meilleur scénario à la Berlinale 2013 pour **Pardé (Closed Curtain)**, le Lion d'or pour **Le Cercle** au Festival de Venise 2000, et la Caméra d'or pour **Le Ballon Blanc** à Cannes en 1995.

Elser, er hätte die Welt verändert – 13 minutes, Oliver Hirschbiegel, Allemagne 2015, avec Christian Friedel, Katharina Schüttler, Burghart Klaußner, Johann von Bülow, Felix Eitner, Hors compétition. *****

Il aurait suffi de 13 minutes au charpentier Georg Elser pour changer le cours de l'histoire mondiale. Le 8 novembre 1938, il place une bombe derrière le podium de Hitler dans la brasserie munichoise Bürgerbräukeller. Mais le Führer quitte les lieux plus tôt que prévu, échappant à l'explosion qui fit d'autres morts. On peut imaginer que la Seconde Guerre mondiale n'aurait pas eu lieu si le Führer était resté à son micro... Hirschbiegel, qui a déjà narré les derniers jours du plus grand criminel nazi dans **Der Untergang**, rappelle cette histoire moins connue et érige un



Un vétéran de la Guerre-des-Six-Jours écoutant sa voix enregistrée il y a près de cinquante ans dans le documentaire **Censored Voices**



David Oyelowo qui incarne Martin Luther King dans **Selma**



Images d'archives : Marche de Selma (au centre, MLK et sa femme)



2^e tentative de marche, avortée, dans **Selma** : le cortège se recueille, hésitant à affronter les forces de l'ordre

mémorial en l'honneur de ce courageux résistant au nazisme de la première heure qui venait des Alpes de Souabe. Le film reconstitue le climat social et politique post-1933, au moment où le credo national-socialiste s'empare des esprits. Pas seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes. Dans le village natal de Georg Elser, Königsbronn, les nouvelles doctrines empoisonnent toujours plus la vie de toute la communauté : la chasse aux communistes, aux Juifs, aux Chrétiens pratiquants, à ceux qui ne font pas le salut hitlérien... Le film révèle également les relations entre Elser et Arthur Nebe, le SS-Gruppenführer du service de sécurité du Reich, qui avait reçu ordre par la Gestapo de démasquer les suspects responsables du complot. Et qui n'y parvint pas : Elser avait agi seul et c'est tout ce qu'il était capable d'avouer. Le souvenir de son grand amour, Elsa, à qui il n'ose confier son plan, aide Elser à trouver la force et le courage de faire face aux tortures et à sa condamnation à mort. Il ne sera exécuté qu'en 1945, et les spéculations sur les raisons de ce long emprisonnement sont légion. Christian Friedl porte le film à un très haut niveau d'excellence.

Censored Voices, Mor Loushy, Israël, Allemagne 2015, Section Panorama *****

1967 : Israël vainc, dans la « Guerre-des-Six-Jours », la coalition arabe (Egypte-Syrie-Jordanie) et triple par la même occasion la surface de son territoire. C'est l'euphorie générale ! Mais juste après la guerre, des journalistes israéliens, dont le célèbre écrivain Amos Oz, interviewent, au Kibbutz de Geva des soldats rentrés du front. Ils découvrent un malaise, bien loin de la liesse de la victoire et des discours triomphalistes. Les hommes évoquent les destructions, les horreurs qu'ils ont vues ou accomplies, leurs an-

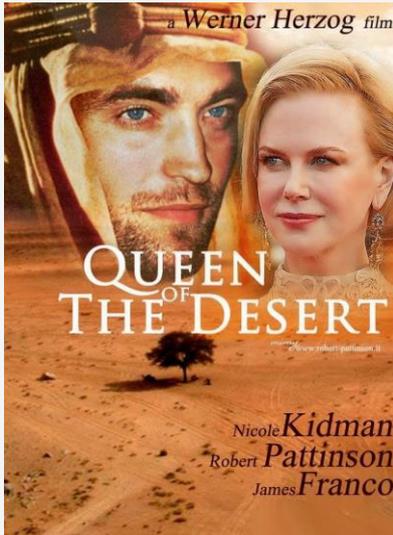
goisses. Les armées arabes étaient mal préparées, ordre était de ne pas prendre de prisonniers, les ennemis qui se rendaient étaient abattus. Et pour quoi ? Pour récupérer Bethléhem, la tombe de Rachel et le Mur des Lamentations, sites auxquels les jeunes Kibbutzniks interviewés disent ne plus même savoir qu'ils existaient ? Les témoignages recueillis furent presque entièrement censurés par le gouvernement israélien, afin d'éviter de salir l'image d'une guerre qui devait rester héroïque et triomphale. Par un formidable travail de montage entre les enregistrements originaux, des photos d'archives de l'époque et les commentaires aujourd'hui de ceux de ces soldats que la réalisatrice Mor Loushy a pu retrouver, des septua- et octogénaires, on perçoit le conflit intérieur et les doutes qui ont perduré : ceux qui ont bien voulu parler à Mor Loushy n'ont pas changé de point de vue.

Selma – Ava DuVerney, Etats-Unis, Grande-Bretagne 2014, avec Tom Wilkinson, David Oyelowo, Carmen Ejogo, Giovanni Ribisi. Lorraine Toussain, Tim Roth, Cuba Gooding Jr, Oprah Winfrey, Section Berlinale Special, Distribué en Suisse par Pathé Films (sortie le 11 mars). *****

En 1964, le Dr Martin Luther King (MLK), a reçu le Prix Nobel de la Paix. **Selma** retrace sa participation à la marche historique des Afro-américains pour garantir le droit de vote à chacun, durant les trois premiers mois de 1965. Le jeune pasteur est un militant non-violent qui lutte contre la ségrégation et pour les droits civiques égaux. Il se joint, avec d'autres pasteurs militants, aux activistes qui organisent dans la ville de Selma (Alabama) une action d'envergure contre la discrimination raciale. En effet, bien que la loi américaine donne depuis 1870 aux Afro-américains le droit de vote, dans le Sud, ce n'est qu'un



Nicola Kidman (Gertrude Bell)
dans **Queen of the Desert**



droit très théorique : les Noirs sont toujours et encore des citoyens de troisième classe et sont confrontés quotidiennement au racisme. Toutes sortes d'embûches fiscales et culturelles ont été trouvées pour les empêcher de voter. Les manifestants de Selma doivent en découdre avec la police et le gouverneur d'Alabama, et le Président Johnson essaie de regarder ailleurs, malgré les adjurations de MLK. Une marche pacifique de 50 miles, entre Selma et Montgomery, est prévue : les manifestants, à leur tête MLK, essaient par trois fois de franchir le Pont Edmund Pettus à la sortie de la ville. La première tentative est bloquée à coups de matraque et de gaz lacrymogènes. MLK disperse la seconde, craignant un bain de sang. Largement relayés par les médias dans toute l'Amérique, ces événements font grand bruit. Plus les Américains sont choqués, plus le nombre des manifestants augmente : à la troisième tentative, ils sont 4000, dont un tiers de Blancs, et nombre de célébrités ! Ils passent le pont, enfin, sous la protection de l'armée. Lorsque les marcheurs atteignent Montgomery, ils sont près de 25'000. Le Président Johnson signe cette même année le « Voting Rights Act » (Loi sur les droits de vote) de 1965, une signature qui change le cours de l'histoire pour toujours. Dans le générique de fin, le film cite quelques personnalités qui ont payé de leur vie leur engagement pour un plus grand respect des droits de l'homme : le Président John Kennedy (1963), l'activiste américain Malcolm X (1965), le Sénateur Robert Kennedy (1968), MLK (1968), et d'autres gens moins connus qui payèrent aussi de leur vie leur engagement politique.

Queen of the Desert, Werner Herzog, USA 2014, avec Nicola Kidman, James Franco, Damian Lewis, Robert Pattinson, Section Compétition internationale. ****

Le film raconte l'histoire de Gertrude Bell (1868-1926), diplômée d'Oxford, historienne, romancière, exploratrice, archéologue, interprète et même membre des Services secrets britanniques. Elle joua un rôle décisif dans les années 1920 en influençant la politique alliée au Moyen-Orient, après la dissolution de l'Empire ottoman. Le commentaire en voix off du film est la lecture d'extraits de son journal. Econduisant tous ses prétendants, se sentant en cage dans le château familial et refusant de se conformer au rôle propre à la femme dans la société victorienne, Gertrude rêvait de vivre SA vie. Elle accepte avec empressement la proposition de son père de séjourner à Téhéran chez son oncle, ambassadeur britannique à la cour iranienne. Elle y rencontre son premier amour, James Cadogan (James Franco), qui partage son érudition et la même passion pour la culture orientale. Ensemble, ils découvrent le pays lors de longues randonnées à cheval dans le désert. Mais le jeune homme n'est pas de son milieu, et les parents la rappellent en Angleterre. Cadogan ne s'en remettra pas.

Gertrude s'émancipe alors complètement, se mue en cavalière du désert, aventurière et exploratrice solitaire. Pendant douze ans, accompagnée de son fidèle Fattuh (Jay Abdo) et d'une petite caravane, elle voyage de Jordanie en Arabie, en passant par la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie Mineure. Elle apprend les langues orientales, traduit des textes arabes, fait la connaissance de hauts fonctionnaires politiques en Egypte et en Irak et gagne leur confiance. Elle joue ainsi un rôle d'intermédiaire et de consultante entre l'Empire britannique et les futures puissances du Proche-Orient. Elle ne s'est jamais mariée. Elle repose aujourd'hui au cimetière britannique de Bagdad.



Rinko Kikuchi incarne la maîtresse inuit de Peary dans **Nobody wants the Night**



Jena Malone (Angelika) dans le film de Michael Lichtenstein

Werner Herzog se sert de magnifiques plans des régions désertiques pour mieux esquisser le portrait de cette femme qui est entrée dans l'histoire sous l'appellation de « Lawrence d'Arabie féminine » ou encore « reine sans couronne d'Irak ». Mais des ridicules apparitions de Robert Pattinson (coiffé d'une « keffieh ») en Lawrence d'Arabie, je préfère ne pas parler...

Nobody Wants the Night, Nadie quiere la noche, Isabel Coixet, Espagne, France, Bulgarie 2014, avec Juliette Binoche, Rinko Kikuchi, Gabriel Byrne, Section Compétition internationale, Distribué en Suisse par Agora Films. ****

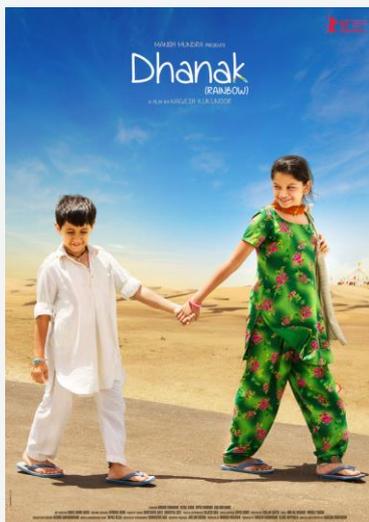
Le film se déroule au Groenland au début du 20e siècle et raconte l'histoire de deux femmes éprises du même homme, le célèbre explorateur de l'Arctique, Robert Peary. Joséphine, épouse de Peary, est une femme qui n'a pas froid aux yeux et se montre bien décidée à braver tous les dangers pour rejoindre son mari en route pour le Pôle Nord, sa huitième (et dernière) expédition. Courageuse, certes, mais sans conscience : elle ne peut aller vers le Nord seule. Elle a besoin de l'aide de ceux qui connaissent le grand Nord et ses dangers. Tous la mettent en garde, et essayent de la dissuader, mais elle ignore leurs avertissements et réussit à réunir quelques indigènes et un Américain pour qu'ils mettent leur personne, leurs chiens et leurs traîneaux à sa disposition, jusqu'au camp de base de Peary. L'Américain y laissera sa vie. Les survivants adjurent Mme Peary de renoncer. Elle refuse de faire marche arrière et décide de s'installer dans la baraque en bois et y attendre son mari, tandis que les membres de son expédition regagnent le sud. Elle détonne fortement dans ce paysage glacé avec des robes longues et ses couvre-chefs à voilettes. Seule reste avec elle

une jeune Inuit, Allaka, qui vit dans un igloo. Joséphine réalise peu à peu que la jeune femme attend le retour de Peary, comme elle. D'autant plus qu'elle est enceinte de lui. Allaka apprend à Joséphine à s'adapter à une vie inconfortable dans le froid, ensemble elles s'encouragent à survivre, dans l'obscurité et la solitude.

Voulant décrire une femme audacieuse et prête à prendre des risques pour arriver à ses fins, Coixet nous montre comment, une fois de plus, les Blancs se servent des indigènes, et n'ont guère de respect de la vie des autres. Et tout ça pour un Peary qui n'a probablement jamais atteint le Pôle Nord, pas plus que Frederick Cook. Les vrais découvreurs seraient Ralph Plaisted en 1968 et Wally Herbert en 1969 ! Cette folie meurtrière d'être le premier à tout prix, cet esprit de compétition, est résumé et dénoncé par la jeune Inuit Allaka (« *More North ! Go First !* »). Les vrais connaisseurs du terrain, ici les ananonye Inuits, sont sacrifiés, tandis que les « vainqueurs du Pôle Nord » retournent à la civilisation et publient leurs mémoires. Coixet et Binoche nous ayant trahi quelques secrets de tournage, on n'a pu s'empêcher d'admirer le savoir-faire de l'équipe technique : le film a été tourné (brièvement) en Norvège et en Finlande, mais (pour l'essentiel) à Ténériffe (sic) et en Bulgarie, où il fallait recréer les frimas du grand Nord (en enfermant les acteurs dans un camion frigorifique, par exemple !).

Angelika, Michael Lichtenstein, USA 2015, avec Jena Malone, Janet McTeer, Ed Stoppard, Tovah Feldshuh, Section Panorama. ****

Ce psychotriller freudien mâtiné d'histoire de fantômes se déroule dans l'Angleterre victorienne. Jena Malone joue Angelika, et sa



Krrish Chhabria (Chotu) et Swastik Ram Chavan (Pari) dans **Dhanak**



Les Beach Boys au faîte de leur renommée (Brian Wilson est le deuxième depuis la droite)



Brian Wilson entre John Cusack et Paul Dano qui l'incarnent à vingt ans d'écart dans **Love & Mercy**

mère Constance. A Londres, en 1880, Constance s'éprend du séduisant Dr. Joseph Barton et ils se marient. Lorsque leur fille Angelika vient au monde, les parents sont extatiques. Mais l'accouchement a été très douloureux, Constance a failli mourir, et les médecins lui prescrivent une totale abstinence sexuelle, une autre grossesse pourrait la tuer. La frustration éveille en elle des démons. De la sexualité refoulée et des fantasmes de Constance naît une créature diabolique qui traverse les murs et terrorise mère et fille. Plus son instinct protecteur de mère croît, plus Constance croit reconnaître en la créature un mâle en rut, un prédateur composé d'ectoplasmes. Les cauchemars nocturnes ne laissent plus de paix à Constance qui décide d'agir pour éliminer l'ennemi. Fantasmagorie angoissante qui se joue dans le clair-obscur des intérieurs bourgeois cossus de la société victorienne : un cadre idéal pour receler des forces maléfiques. Un mélange réussi d'étude sociale, de psychodrame, d'histoire de fantômes et de film d'horreur, L'abstinence imposée au mari le plonge dans une obsession sexuelle toujours plus grande. La jeune femme ne quitte bientôt plus le chevet de sa fillette, et les rapports entre époux sont de plus en plus orageux. Constance compense ses manques affectifs et sexuels par une amitié presque particulière pour d'autres femmes. Elle fait appel à une femme qui a des pouvoirs parapsychologiques et se retrouve sous sa coupe. Sur son lit de mort, Constance fait appeler sa fille Angelika, devenue actrice, et lui explique les circonstances de la disparition de son père.

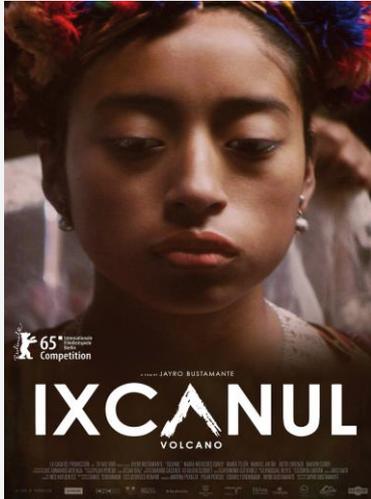
Dhanak / Rainbow, Nagesh Kukunoor, Inde 2014, avec Hetal Gada, Krrish Chhabria, Rajiv Laxman, Section Generation KPLUS. **Grand Prix du Jury international de Génération KPLUS pour le meilleur long métrage doté de € 7'500.-, Men-**

tion spéciale du Jury des Jeunes Génération KPLUS. ****

Chotu (8 ans) est aveugle depuis l'âge de quatre ans, ce qui ne gêne en rien son amour de la vie et son sens de la répartie, grâce à l'amour et au soutien indéfectibles de sa sœur Pari (10 ans). Sur le chemin de l'école, ils se racontent des histoires, surtout sur leur idole respectueuse, Shah Rukh Khan (SRK) et Salman Khan. Le premier est un grand romantique, le second est un héros d'action. Lorsque Pari découvre un poster de SRK qui appelle aux dons d'organes pour les malvoyants, elle décide d'aller lui présenter son petit frère. Le film devient alors un road-movie, les deux enfants commencent une longue marche de 300 km à travers le désert du Rajasthan (entrecoupée d'étapes en bus, en camion ou encore à moto, pour atteindre l'endroit où SRK est en train de tourner. Ils rencontrent toutes sortes de personnages : hommes et femmes, des personnages positifs, d'autres qui le sont moins, un monde coloré dans un paysage sableux. Le film ne cesse de surprendre, les rebondissements sont multiples, et les deux jeunes protagonistes très attachants. Musique et émotions sont au rendez-vous : une ode à l'espoir et à la vie.

Love & Mercy – Bill Pohlad, USA 2014, avec John Cusack, Paul Dano, Elizabeth Banks, Paul Giamatti, Section Berlinale Special. ****

Le titre du film, qui retrace le parcours de grandeur et décadence de Brian Wilson, le génie musical créateur du quintet des Beach Boys, est celui d'une chanson écrite et composée par Wilson au début des années 1960. Né en 1942 en Californie, Brian Wilson est l'aîné de trois frères, c'est lui qui insufflé l'élan créateur à l'origine des grands succès des Beach Boys. Parler de génie n'est pas exagéré, il



Maria Mercedes Coroy,
l'héroïne de *Ixcánul*



suffit, pour s'en convaincre, d'écouter le célèbre *Pet Sounds* (11^{ème} album des Beach Boys, paru en 1966, considéré comme l'album le plus novateur de tous les temps). Cet album est l'œuvre de Brian Wilson, 23 ans à l'époque, qui avait arrêté les tournées avec le groupe pour se consacrer entièrement à l'écriture, la composition et l'orchestration. D'aucuns estimaient à l'époque que le génie musical de Brian Wilson était aussi grand que celui de John Lennon. Paul McCartney a reconnu que l'album *Pet Sounds* a directement inspiré l'album des Beatles *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*. Les Beach Boys sont au faite de leur gloire dans les années 1960. Leurs disques se vendent par millions. Pohlrad filme plusieurs scènes de studio, dans un style quasi documentaire, avec de vrais musiciens, afin de mieux illustrer le processus créatif de son personnage. Paroles et musique, choix d'instruments (souvent très inattendus : flûtes, harpes, sonnettes de vélos, aboiements, etc.) et orchestration donnent peu à peu naissance à un nouveau titre, sous la direction inspirée et très perfectionniste du jeune Wilson. Toujours en quête d'originalité, de nouveaux défis, de perfectionnement, il harcèle ses musiciens pour arriver à obtenir le son qu'il a en tête. Mais sa musique est trop nouvelle pour les membres de son groupe. Plus la sève créatrice monte, plus la vie personnelle de Wilson part en lambeaux. Même réaction négative de la part de son impresario de père, Murray Wilson, alcoolique, tyrannique et violent, musicien raté, qui a poussé à coups de pied et de poings ses garçons (Brian, Dennis et Carl) à faire de la musique. Certains critiques de l'époque surnommaient Brian « le Mozart du rock ». La relation père-fils n'y est pas étrangère. Brian, qui a l'oreille absolue, n'entend plus de la droite, suite aux violences paternelles.

Vers la fin des sixties, Brian Wilson traverse de longues périodes de dépression, il se cloître chez lui, reste couché (pendant 3 ans, dit-on), prend énormément de poids (155 kilos !). Il s'adonne à la drogue et à l'alcool. Et perd toute envie, voire capacité de création. En 1978, il est même enfermé plusieurs mois dans une institution psychiatrique. Partiellement rétabli, il se lance dans les années 1980 dans une carrière solo. Ses efforts sont à la fois encouragés et réfrénés par son psychothérapeute et tuteur, le docteur Eugene Landy, manager-partenaire financier-héritier auto-proclamé ! Afin d'exercer un contrôle absolu sur son patient, Landy le bourre de médicaments, l'isole complètement et exerce sur lui de violentes pressions psychologiques et physiques.

Pohlrad raconte les deux étapes de vie chronologiquement, faisant des allers et retours entre présent et passé, mettant en regard la courbe ascensionnelle des années 1960 de Wilson et le passage à vide dans les années 1970. Paul Dano joue le jeune Wilson, John Cusack le même vingt ans plus tard, un homme brisé, vivant sous la coupe de son praticien, incapable de prendre une décision, en plein syndrome de Stockholm.

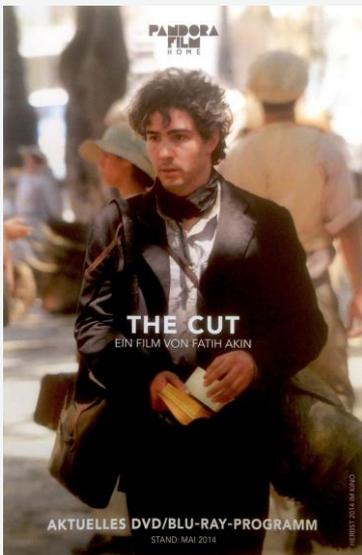
La rencontre avec Melinda Ledbetter (Elizabeth Banks) dans les années 1990 va changer son destin. La jeune femme s'attache à cet homme névrosé, angoissé et essaie de l'aider. Elle incite les membres de la famille à intervenir (le père est décédé en 1974), et ce avec succès. Eugene Landy est révoqué en 1992, Brian Wilson épouse Melinda Ledbetter en 1995 et semble avoir retrouvé peu à peu sa créativité et sa voix. Durant le générique final, Brian Wilson, bien vivant et bien portant, interprète seul *Love & Mercy*. À Berlin, il était présent avec son épouse et a été ovationné par le public.



L'un des pensionnaires de ***El Club*** entraînant son lévrier



Roberto Farias (Sandokan, victime consentante de prêtres pédophiles dans ***El Club***), lors de la conférence de presse à Berlin



Ixcanul / Le Volcan, Jayro Bustamante, Guatemala, France 2015, avec María Mercedes Corroy, María Telón, Manuel Antún, Justo Lorenzo, Marvin Coroy, Section Compétition internationale, **Ours d'argent 2015, Prix Alfred-Bauer pour un Premier film.** ****

Presque documentaire, cette fiction illustre le destin désespéré des habitants des hauts plateaux du Guatemala. María, une jeune fille Kaqchikel de 17 ans, vit avec ses parents dans une plantation de café, au pied d'un volcan toujours en activité. Maria doit épouser le contremaître de la plantation. Mais elle rêve d'ailleurs, de voir ce qui se trouve au-delà du volcan, plutôt que d'épouser cet homme qu'elle n'aime pas. Elle se donne à un des cueilleurs de café qui a décidé de partir aux Etats-Unis. Elle lui fait jurer de l'emmener, mais il part sans elle. Abandonnée et enceinte, elle n'a plus que ses parents pour l'aider. Dans sa communauté, croyances ancestrales, foi religieuse et rites traditionnels se mêlent. Les paysans Kaqchikel ont leur propre langage, ne sont pas scolarisés, et la population guatémaltèque parlant espagnol ne les comprend pas.

La majeure partie du film est consacrée à la lutte des parents pour protéger leur fille et garder la mesure et le maigre gagne-pain qui leur sont alloués par le propriétaire de la plantation. Ils sont montrés dans leur dénuement verbal et matériel, ils n'ont pas les armes pour se défendre. La photographie exalte l'énergie désespérée et persistante des protagonistes et souligne le cadre magnifique dans lequel ils vivent. Bustamante est lui-même un Indien Maya et est retourné sur les lieux de son enfance pour observer les conditions de vie des Mayas et les filmer. Les dialogues sont succincts, la bande-son comporte plus de bruits que de musique : tout court à souligner la vulnérabilité et

l'impuissance de cette population, isolée dans un cadre sauvagement beau, et vouée à disparaître.

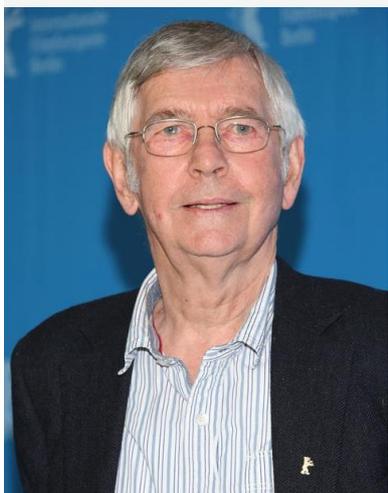
El Club, Pablo Larraín, Chili 2015, avec Roberto Farias, Antonia Zegers, Alfredo Castro, Alejandro Goic, Alejandro Sieveking, Jaime Vadell, Section Compétition internationale, **Ours d'Argent 2015, Grand Prix Spécial du Jury.** ****

Quatre hommes d'âge mûr partagent une maison avec une bonne sœur, Monica, sur la côte chilienne. Entre les repas pris en commun, l'un d'eux entraîne quotidiennement un lévrier pour les courses, les autres prient. Qu'est-ce qui a bien pu les réunir ici, pratiquement au bout du monde, dans un bled triste et quelconque ? Quand un nouveau prêtre les rejoint, un homme apparaît soudain à la porte et lance de graves accusations contre le nouveau venu. Sa voix enfle, toujours plus, jusqu'à ce qu'un coup de feu éclate. Le prêtre s'est suicidé, pour ne plus entendre les accusations. L'Eglise envoie un enquêteur. Mais est-il là pour tirer la chose au clair ou plus simplement pour sauver les apparences ?

Peu à peu, le film révèle de sombres secrets, explore le passé de ces serviteurs de Dieu et dévoile sans pitié les contradictions dans l'Eglise catholique. Humour qui glace, sempiternelles litanies interrompues parfois par un discours très cru, non-dit très glauque. Le ton est âpre et le scénario ne cesse de surprendre. Larraín dénonce l'hypocrisie de la société en général, de la société chilienne en particulier, de ces hommes d'Eglise dépositaires d'un pouvoir dont ils font un terrible usage. Les bannis de ***El Club*** gardent intact leur pouvoir de nuisance et d'influence, ils devraient être en prison, mais les y envoyer aurait causé trop de vagues. Le quintette est pourri de l'intérieur, et le moment venu, il



Le procureur Radman (Alexander Fehling) dans la salle d'archives à consulter ! (*Im Labyrinth des Schweigens*)



Tom Courtenay à Berlin



Tom Courtenay (Geoff) et Charlotte Rampling (Kate) dans *45 Years*

saura manigancer, mentir, manipuler pour préserver sa quiétude. Si le langage est parfois très graphique, l'image, elle, est brouillardeuse : tout est filmé à travers un halo ténébreux déchiré par quelques éclats de violence. Le soleil ne se lève plus sur cette communauté.

The Cut – La Blessure, Fatih Akin, Allemagne, France, Pologne, Turquie, Russie, Canada, Italie 2014, avec Tahar Rahim, Simon Abkarian, Hindi Zahra, Section LOLA at Berlinale. ****

Mardin, Anatolie, 1915. Dans le chaos engendré par la Première Guerre mondiale, l'existence de l'empire ottoman est menacée, et la police turque, (sur ordre du Parti des Jeunes-Turcs) organise la déportation et le massacre des Arméniens. Le jeune forgeron Nazaret Manoogian est séparé de sa femme et de ses deux jumelles. Il échappe au génocide de justesse : il s'en tire avec les cordes vocales sectionnées, l'homme chargé de l'exécuter n'ayant pas pu lui porter le coup fatal. Des années plus tard, Nazaret apprend que ses filles sont toujours en vie. Porté par l'espoir de les retrouver, il se lance dans une quête longue et patiente, qui le conduit dans les déserts de Mésopotamie, en Syrie, puis au Dakota du Nord en passant par Cuba. Durant son odyssée il rencontre des hommes de bonne volonté, mais aussi des crapules. Rien ne l'arrête, il faut qu'il retrouve ses filles, il veut savoir ce qui leur est arrivé. L'histoire du génocide arménien illustrée par le destin de l'un des leurs, un destin d'autant plus déchirant qu'il est privé de voix, et que toutes ses émotions doivent passer par son langage corporel, ses expressions ou quelques mots griffonnés sur un bout de papier.

Im Labyrinth des Schweigens / Le Labyrinthe du Silence, Gulio Ricciarelli, Allemagne 2014, avec Alexander Fehling, Johann von

Bülow, Friederike Becht, André Szymanski, Section LOLA at Berlinale. ****

Frankfurt 1958. Après des années de guerre et de privations, après l'après-guerre et toujours des privations, c'est l'ère du miracle économique ! Oubliées les angoisses de la guerre, oubliés les crimes des Nazis. Pas par tous ! Basé sur des faits réels, ce psychodrame (ou thriller politique ou encore drame historique) relate la progressive découverte du passé nazi de son pays par son héros, le procureur Johann Radmann (en fait la synthèse de 3 réels procureurs), Le processus de *Vergangenheitsbewältigung* (surmonter le passé, se mettre en ordre avec lui) est déclenché chez le jeune procureur par les révélations d'un survivant d'Auschwitz : celui-ci avait reconnu un tortionnaire du camp, en la personne d'un professeur de lycée. Au Palais de justice, personne ne semble choqué, il semble que pour la majorité, la règle est d'oublier et de taire. De toute façon, il y a prescription ! Seul le procureur général de Hessen, Fritz Bauer, tient à faire jaillir la vérité et traquer les coupables. Il confie l'enquête à Radmann. Commence une enquête longue, ardue et maladroite, parce que Radmann ignore tout de la réalité des camps et qu'il ne rencontre guère de bonnes volontés pour l'aider. Le film ne cherche pas à décrire les crimes, mais veut montrer les réactions à ces crimes, lorsqu'ils deviennent connus. On découvre les prémisses des procès d'Auschwitz, qui eurent lieu au début des années 1960. Le film rend hommage à un héros oublié de l'Allemagne d'après-guerre : Fritz Bauer a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que les procès d'Auschwitz aient lieu, que les conspirateurs du 20 juillet 1944 soient réhabilités et que plus un Allemand ne puisse dire : « *Je ne savais pas* ».



Ronald Zehrfeld (Johnny) et Nina Hoss (Nelly) dans *Phoenix*

45 Years, Andrew Haigh, Royaume-Uni 2015, avec Charlotte Rampling, Tom Courtenay, Section Compétition internationale, **Ours D'argent, Prix d'interprétation pour Charlotte Rampling et Tom Courtenay**, Distribué en Suisse par FilmCoopi. ****

La vie de Kate et Geoff est confortable : jolie maison de campagne, solide cercle d'amis. Kate est en train de préparer une grande fête pour célébrer leurs noces de saphir, 45 ans de mariage, lorsque son mari reçoit une lettre qui le replonge dans son passé. Cinquante ans plus tôt, sa fiancée Katya, avait succombé à une chute mortelle dans les Alpes suisses. Son corps conservé dans le glacier vient de resurgir. **45 Years** raconte l'histoire de deux êtres sous le choc qui voient le sol s'ouvrir sous leurs pieds. Le fantôme de la morte s'installe entre eux, Geoff s'enfermant dans ses souvenirs, incapable de s'exprimer, tandis que Kate essaie de lutter contre une jalousie qu'elle sait irrationnelle, et une angoisse croissante. Avait-elle été un second choix pour Geoff ? Elle n'a pu lui donner d'enfants, Katya, elle, était enceinte... En plein désarroi, ils semblent incapables de réactions positives, rationnelles, qu'on attendrait d'un vieux couple qui s'aime. Lentement, un climat de griefs et de soupçons s'installe. Et les explications viennent par bribes, pénibles. Kate essaie de se concentrer sur les préparatifs de la fête, mais est-il possible de célébrer un mariage dans lequel aucun des partenaires ne semble plus croire ?

Als wir träumten (As We Were Dreaming), Andreas Dresen, Allemagne, France 2015, avec Merlin Rose, Julius Nitschkoff, Joel Basman, Marcel Heuperman, Frederic Haselon, Ruby O. Fee, Compétition internationale. ***

Banlieue de Leipzig, début des années 1990. Cinq jeunes entre 17 et 20 ans (Rico, Dani, Paul, Mark et Pitbull), qui furent de braves « Jeunes Pionniers » au foulard rouge, nourris aux slogans socialistes de la DDR. Ils doivent soudain, dans le chaos explosif des deux Allemagnes réunies, se demander contre qui ou quoi et pour quoi se battre. Les anciennes règles n'ont plus cours, tout est bouleversé, et la rue devient un terrain d'aventures : plus de limites, c'est la liberté totale. Les garçons, cigarette au bec, ne quittent guère leur quartier. Ils s'y organisent pour commettre des petits et grands larcins, des actes de vandalisme, des braquages, des vols de voitures, ils s'abrutissent de drogues et d'alcool, en quête permanente d'expérimentations extrêmes que l'Allemagne d'hier avait totalement réfrénées. Ils ouvrent même un techno-club « East Side », plutôt rentable et très populaire (toutes les scènes *underground* sont abrutissantes d'éclairages stroboscopiques et musiques techno), jusqu'à ce qu'une bande de skinheads néo-Nazis le détruisent. Tandis que Dani essaie de plaire à Starlet, la plus jolie fille de Leipzig, qui travaille comme strip-teaseuse, Rico tente vainement de percer comme boxeur, et Paul se lance dans le porno. Pitbull est dealer, et c'est sa marchandise qui va achever Mark. La bande méprise les vieux, les femmes, les étrangers, tous ceux qui sont d'une autre couleur, bref, en soi, ce sont aussi des nazillons. Ils vivent par et pour la violence, et en subissent les conséquences. Peu nous chaut !

Le film est une adaptation abasourdisante du bestseller éponyme de Clemens Meyer sur l'amitié et la trahison, sur les rébellions, espoirs utopiques et désillusions de la jeunesse.



Léa Seydoux (Célestine) dans le **Journal d'une femme de chambre**



Le réalisateur Benoît Jacquot et l'acteur Vincent Lyndon à Berlin, pour la première du **Journal d'une femme de chambre**



Phoenix – Christian Petzold, Allemagne 2014, avec Nina Hoss, Ronald Zehrfeld, Nina Kunzendorf, Imogen Kogge, Section LOLA at Berlinale, Distribué en Suisse par Look Now (sortie le 11 mars). ***

Juin 1945. Rescapée d'Auschwitz, où elle a passé la dernière année de la guerre, Nelly revient à Berlin. Elle est hébergée par sa meilleure amie, Lene, Juive comme elle. Nelly a été méchamment défigurée, c'est encore Lene qui lui offre une reconstruction chirurgicale. Lorsqu'elle peut enlever ses bandages, son visage est encore très tuméfié, mais joli, différent d'avant ! Nelly, n'écoutant pas les conseils de Lene, ne veut qu'une chose, retrouver son mari : Johnny était pianiste, elle était chanteuse, ils s'aimaient. C'est dans le cabaret Phoenix qu'elle l'aperçoit, maniant serpillère et balai. Il se fait appeler Johannes, elle dit se nommer Esther. Loin de la reconnaître, il lui trouve une vague ressemblance avec sa femme défunte. Il lui propose de se faire passer pour Nelly, le temps de mettre la main sur l'héritage de sa famille, disparue dans l'Holocauste. Il la paiera. Nelly devient son propre double, sous les directives de Johannes. Pygmalion de bas étage qui la réinvente telle qu'il se souvient d'elle. Docile, elle « apprend » à écrire, parler, marcher comme le faisait Nelly. Il ne cesse de l'observer mais ne voit en elle qu'une comparse qui va l'aider à récupérer un magot. Et Lene qui accuse Johnny d'avoir dénoncé sa femme à la Gestapo et signé les papiers de divorce pour sauver sa peau. Il faut une sacrée dose de *suspension of disbelief* (suspension d'incrédulité) pour croire en ce scénario par ailleurs intéressant et bouleversant.

Journal d'une femme de chambre, Benoît Jacquot, France, Belgique 2015, avec Léa

Seydoux, Vincent Lindon, Clotilde Mollet, Hervé Pierre, Vincent Lacoste, Section Compétition internationale, Distribué en Suisse par Pathé Films (sortie le 1^{er} avril). ***

Après Jean Renoir (1946) et Luis Buñuel (1964), c'est Benoît Jacquot qui nous livre une adaptation du roman éponyme d'Octave Mirbeau, peinture sociale dénonçant les faiblesses et hypocrisies des classes nanties, au travers du journal d'une servante.

1900, Célestine quitte Paris pour un poste de femme de chambre en Normandie, chez les Lanlaire. La patronne se révèle tyrannique et frustrée, le mari n'a de cesse de pousser la jolie Célestine dans son lit. Mais la jeune femme se refuse à subir le sort de celle qui l'a précédée, engrossée et chassée, ou celui de la cuisinière, qui a déjà secrètement étouffé un bébé, et qui est de nouveau enceinte ! Un combat sournois s'engage entre Célestine, sa patronne et le mari de celle-ci, tandis des retours en arrière évoquent la triste histoire de Célestine. Arrogante et sûre de son charme, la jeune femme sait manipuler les hommes et ne se donne pas à qui veut. Elle est attirée par le jardinier Joseph, personnage malsain qui distribue des flyers antisémites et lui propose de travailler pour lui comme prostituée à Cherbourg. En fin de compte, n'aurait-on pas là une réflexion sur le pouvoir de ceux qui semblent asservis et l'impuissance de ceux qui détiennent le pouvoir ?

Aferim ! Radu Jude, Roumanie, Bulgarie, République Tchèque 2015, avec Teodor Corban, Mihai Comanoiu, Cuzin Toma, Alexandru Dabija. Compétition internationale, **Ours d'argent 2015, Prix de la meilleure mise en scène.** ***

Valachie, 1834. Deux cavaliers traversent un paysage désolé, un gendarme et son fils, à la pour-



suite d'un esclave rom en fuite, accusé d'avoir une liaison avec la femme d'un seigneur. Tandis que le père abreuve son fils d'aphorismes douteux, de considérations racistes, de religiosité et de superstition, son fils observe et imite. Durant leur quête, ils rencontrent des gens de diverses nationalités et religions : des Turcs, des Russes, des Chrétiens, des Juifs, des Roumains, des Hongrois. Chacun d'eux a des préjugés bien ancrés contre les autres, et tout au bas de l'échelle sociale, il y a les malheureux roms (l'esclavage ne fut aboli qu'en 1856). Le duo finit par retrouver le fuyard, et le ramène au seigneur et au châtement prévu. Pourtant, sur la route du retour, on aurait pu croire qu'ils s'étaient humanisés en apprenant à mieux connaître leur prisonnier. Un western en noir et blanc émouvant basé sur des manuscrits et des chants d'époque. Ou encore « *une farce picaresque qui met... le temps de sa durée pour commencer* » (X. Leherpeur de « Studio Ciné Live ») qui fait revivre (un peu trop, à mon goût) la cacophonie de l'époque, laquelle ressemble singulièrement à celle du présent.

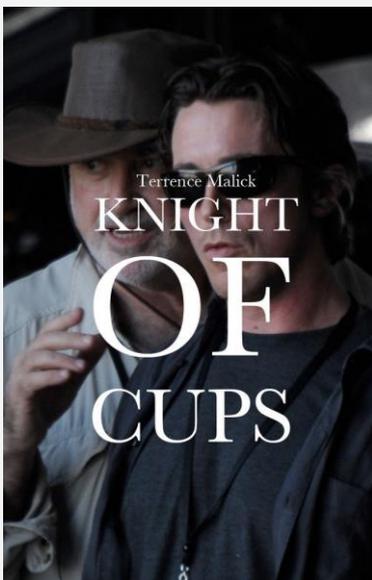
Ned Rifle, Hal Hartley, USA 2014, avec Liam Aiken, Martin Donovan, Aubrey Plaza, Parker Posey. Section Panorama. **Prix du Jury Œcuménique.** **

Hal Hartley livre cette année le troisième et dernier volet de sa trilogie commencée en 1997. Chaque film porte le nom d'un personnage : **Henry Fool** (1997), puis **Fay Green** (2007), et maintenant **Ned Rifle**. Ned Rifle est le fils des deux premiers. Fay, mêlée à des activités terroristes, purge maintenant une peine de prison à vie. Le père est on ne sait où. Ned, dans le cadre du programme de protection de témoins, a été élevé par le Révérend Gardner. Le jeune homme, que l'on voit agenouillé et priant dans la première scène, annonce à son père

adoptif, lorsqu'il prend congé, qu'il va rechercher et tuer son père pour le mal qu'il a fait à sa famille. Il rencontre Susan, qui ne le lâche plus d'une semelle, car elle aussi veut retrouver Henry. Tout finira dans le chaos et le sang. L'humour pince-sans-rire de cette saga tragi-comique reflétant les mille et une idées, tendances artistiques, politiques et religieuses de l'Amérique, ne m'a pas particulièrement branchée...

600 Miles, Gabriel Ripstein, Mexique 2015, avec Tim Roth, Kristyan Ferrer, Noé Hernandez, Harrison Thomas, Armando Hernandez. Section Panorama. **Prix du meilleur premier film.** *

Le jeune Mexicain Arnulfo Rubio fait du trafic d'armes avec l'aide d'un gringo à peine plus âgé que lui, pour le compte de mafieux mexicains. C'est l'Américain qui achète les armes (dans des magasins spécialisés ou des foires), il lui suffit de montrer ses papiers. Arnulfo rêve d'être un dur comme son oncle, chef de gang, un de ces hommes que les autres craignent et respectent. On le suit dans sa tournée de shopping, son passage de la frontière (les armes sont parfaitement cachées) et ses rendez-vous avec ses commanditaires. Ce qu'il ne sait pas, c'est que Hank Harris, agent du bureau fédéral ATF est à ses trousses. L'ATF est (Alcohol, Tobacco, Firearms) un service connu pour ses méthodes brutales de répression des trafics. Mais tout le monde peut être brutal ! Un jour Harris manque de précautions, il est surpris par Arnulfo qui l'assomme et l'enferme dans son coffre, bien décidé à le livrer à ses patrons. Mais la route est longue, et Arnulfo et son prisonnier parlent. Arnulfo laisse un peu tomber sa garde, se prend à faire confiance à son captif. Une spirale de violence générée par les Mexicains rapproche toujours plus Harris et Arnulfo, coupant le jeune homme de son clan mafieux, et le laissant



Natalie Portman et Christian Bale dans **Knight of Cups**



James Franco (Michael) et Zachary Quinto (Bennett) dans ***I am Michael***



Emma Roberts (Rebekah) et James Franco (Michael) après qu'il a achevé sa quête identitaire et découvert Dieu et l'hétérosexualité dans ***I am Michael***



Polly (Kristen Wiig) dans un effort de fécondation dans ***Nasty Baby***

déseparé avec pour seul compagnon l'agent américain. Le film s'achève sur une note cynique, paisiblement cruelle.

Knight of Cups, Terrence Malick, USA 2014, avec Christian Bale, Cate Blanchett, Natalie Portman. Compétition internationale. *

Nouvelles variations d'un délire visuel lisse et artificiel, d'une grande indigence narrative et à la thématique vite résumée : le personnage principal cherche à comprendre le sens de la vie, de sa vie, et nous aussi. Il traîne son ennui ou son mal-être. Et dire que le film se pare encore de chapitres dotés chacun d'un titre, de surcroît !

Rick est prisonnier du système hollywoodien. Il vit pour le succès, mais il souffre de la vacuité de sa vie. Il erre dans la fabrique des rêves, il cherche la vérité. Comme le tarot du titre, Rick s'ennuie et a besoin de stimulations. Un long fleuve d'images d'intérieurs, de coûteuses architectures modernes, de beautés naturelles, de femmes et d'hommes très Armani-Dior, de larmes de crocodiles, de drames que l'on n'essaie même pas de comprendre. Pas vraiment de scénario, rien que de belles images. Tableaux d'une exposition : non merci, pas au cinéma !

I am Michael, Justin Kelly, USA 2015, avec James Franco, Zachary Quinto, Emma Roberts, Daryl Hannah, Lesley Ann Warren. Section Panorama. *

Fin des années 1990. Michael Glatze, activiste et éditeur de publications LGBT, vit en couple avec son partenaire de longue date. De soudaines et violentes palpitations et des crises de panique le font se remettre en question, et se demander ce qui lui arrivera après la mort. Désireux de trouver un équilibre entre sexualité et spiritualité, il quitte

son ami, fréquente temples et églises, parle avec des prêtres, lit des textes religieux, et finit par « guérir » de son homosexualité lorsqu'il trouve Dieu et rencontre la femme de sa vie. Le film est inspiré d'un article de Benoît Denizet-Lewis paru dans le *New York Times* « My Ex-Gay Friend », consacré à Michael Glatze. Un film qui commence comme une lettre d'amour aux homosexuels et à la tolérance, et se poursuit en quête identitaire et religieuse qui transforme complètement les choix de vie du héros. Bof !

Nasty Baby – Sebastian Silva, USA 2014, avec Kristen Wiig, Sebastian Silva, Tunde Adedimpe, Agustin Silva, Mark Margolis. Section Panorama Special, **Teddy Award (Prix LGBT) du meilleur long métrage traitant de l'homosexualité et militant pour plus de tolérance, d'égalité et de solidarité.** *

Au cœur du film, deux hommes en couple interracial, obsédés par leur envie d'enfant. L'un d'eux, Freddy, a recouvert les murs de leur appartement de portraits d'enfants et travaille fiévreusement à un projet artistique sur des nouveau-nés. Le couple a convaincu une amie de les aider : à chaque ovulation, elle leur rend visite avec son petit kit d'insémination ! Ils ont déjà fait maintes tentatives, en vain. ***Nasty Baby*** s'ouvre sur une scène d'escalade en ville, qui préfigure probablement les difficultés du chemin à parcourir. Et pendant que Freddy, son partenaire et la potentielle mère-porteuse règlent leurs problèmes personnels respectifs ou communs, la caméra filme également le voisinage : Bishop, un marginal inquiétant qui traîne dans la rue. D'autres com-parses qui vivent dans les sous-sols de vieux immeubles. Aux deux tiers du film, le registre change complètement : de peinture de milieu artistique et comédie sur l'obsession d'enfant,



l'intrigue se mue en thriller sanglant, les personnages perdant tout sens de la réalité. L'image est bien gore, jusqu'au moment où les protagonistes peuvent tourner la page. Tout ça pour ça, titrerait Claude Lelouch !

+++++++
Tempus fugit ! Ars longa, Vita brevis ! Pellicula semper laetificat cor meum : redibo iterum in Berolinum in anno 2016, (11 - 21 Februarius).

Pour en savoir plus :

Article Wikipédia sur le procédé Technicolor :
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Technicolor_\(procédé\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Technicolor_(procédé))

Sites consultés pour l'élaboration de cette fiche :

Site consacré à l'histoire des Beach Boys :
http://fr.wikipedia.org/wiki/The_Beach_Boys

Site consacré à l'histoire de Brian Wilson, compositeur des plus grands succès du groupe The Beach Boys :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Brian_Wilson

Un site qui présente Joséphine Peary (*Nadie quiere la noche*) :
<http://www.bowdoin.edu/arctic-museum/biographies/jpeary.shtml>

Un film qui retrace le courageux engagement du procureur général de Hessen, Fritz Bauer, initiateur des procès d'Auschwitz à Frankfurt-am-Main (Fritz Bauer se fit beaucoup d'ennemis. En 1968, on le retrouve mort dans sa baignoire, mort subite jamais remise en question) :

Ziok Ivona : long métrage documentaire *Fritz Bauer – Tod auf Raten*, Allemagne 2010)

Les sites consacrés à la résistance allemande contre Hitler (dont une page énumérant une quarantaine d'attentats contre le Führer) :

<http://resistanceallemande.online.fr>
<http://resistanceallemande.online.fr/attentats/attentats.htm>

Un site consacré au héros-résistant de la première heure Georg Elser :

<http://www.georg-elsler-arbeitskreis.de>

Bibliographie sélective

PASSEK, Jean-Loup, CIMENT Michel, CLUNY Claude-Michel, FROUARD Jean-Pierre : **Dictionnaire du Cinéma**, Editions Larousse 2011 (Explications du procédé Technicolor et des quatre étapes qui ont abouti à un procédé d'une qualité inégalable.)

BASTEN, Fred. E. : **Glorious Technicolor – The Movies' Magic Rainbow**, 1980 (en anglais)

COLLECTIF: **Glorious Technicolor**, publié par Connie Betz, Rainer Rother et Annika Schaefer, édité conjointement par la Deutsche Kinemathek Berlin et Bertz & Fischer Verlag (ouvrage consacré aux films présentés dans la rétrospective de la Berlinale 2015), (en allemand)

LAYTON James, PIERCE David : **The Dawn of Technicolor – 1915-1935**, Ed. George Eastman House 2015 (en anglais)

SHEPPARD Stephen, **Artisan**, Ed. Trafalgar Square 1986 (en anglais)

Deux docu-fictions qui retracent la vie de Georg Elser :

BRANDAUER Klaus Maria : **Georg Elser – Einer aus Deutschland**, adaptation au cinéma du roman de Stephen Sheppard, Allemagne 1989

ERLER, Rainer et GOTTSCHALK, Hans : **Der Attentäter**, Allemagne 1969



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, février 2015 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>